

ANCIENS COMBATTANTS :

1 - Albert Moire, cordonnier à Decize, doyen national des invalides de guerre.

« De nombreux Decizois se souviennent de la boutique d'Albert Moire. Cordonnier, marchand de chaussures, il était installé rue de la République, en face de la mairie, à l'angle de la rue du Docteur-Gros. Il a exercé de 1919 à 1956.

C'est la première guerre qui a motivé indirectement sa venue à Decize. Blessé à une jambe en septembre 1904 au 102^e R.I., il ne sera secouru que trois jours plus tard pour être jeté dans un wagon où il reste trois jours encore. Avec une jambe pratiquement arrachée, il ne peut plus bouger. Allongé sur le dos, les planches du wagon vont lui arracher la peau et les chairs. C'est dans cet état critique qu'il arrive en Westphalie où il sera amputé de sa jambe gauche une première fois. Malheureusement cette opération ne suffira pas et il faudra une seconde opération. Elle est effectuée la veille de son anniversaire. A 25 ans, il ne reste rien de sa jambe gauche. De surcroît, pendant trois mois, il dormira sur des chambres à air pour permettre à son dos de se reconstituer.

Guéri en 1915, il ne peut prétendre reprendre son travail de conducteur de tramway et apprend donc la cordonnerie. L'heure de la retraite ayant sonné, il habitera le n°1 du Boulevard Voltaire. Veuf, sa fille aînée décédée, c'est son petit-fils Michel Bonnet qui l'hébergera. Toutefois le logement au 2^e étage d'une H.L.M. est peu pratique et c'est avec de gros regrets qu'Albert Moire quitte Decize pour aller chez sa fille Germaine à Soissy-sur-Seine.

Extraordinaire mémoire.

Dans cette petite ville de l'Essonne, tout le monde le connaît et apprécie son caractère particulièrement jeune. Pour chacun, quel que soit l'âge, c'est « grand-père ». D'une mémoire infallible, Albert Moire n'a oublié aucun détail de sa longue vie. A 100 ans, il est le doyen des Invalides de Guerre français. D'ailleurs son titre a été officiellement reconnu à l'Arc de Triomphe dans le cadre des cérémonies du 14 Juillet 1989 et il recevra bientôt sa rosette. [...] »

(Le Journal du Centre, 15 janvier 1990)



2 - Dans sa paisible maison de Thianges, Marcel Morin (94 ans) évoque quelques tristes souvenirs de 14-18.

Les vétérans de la Première Guerre mondiale, appelée la Grande Guerre de 1914-1918, ne sont plus très nombreux aujourd'hui. Il en reste pourtant quelques uns parmi les plus solides et c'est le cas de M. Marcel Morin, de Thianges, qui a fêté ses 94 printemps en mars dernier, le 13 précisément (1987).

Nous avons troublé un peu sa paisible retraite à Poisson, hameau de la commune, mais c'est avec émotion et plaisir à la fois qu'il a bien voulu évoquer quelques souvenirs remontant à plus de 68 ans.

Au pays, ils étaient à l'époque une douzaine de garçons du même âge (née en 1892) et ils ont la chance inestimable de revenir tous de cette conflagration. Aujourd'hui, Marcel Morin reste le seul survivant au hameau,

après avoir perdu le dernier de ses camarades de la classe 12 l'an passé. Mobilisé en août 1914 au 85^e R.I. de Cosne-sur-Loire, il est par la suite affecté aux 16^e, 56^e puis 9^e Bataillons de Chasseurs à pied.

Dès la fin de 1914 (décembre), il a les pieds gelés au « Bois Brûlé » dans la Meuse. Il est hospitalisé à Aix-les-Bains où il reste jusqu'en juin 1915.

En septembre de la même année, il repart au front et rejoint son bataillon en Champagne, près de Mourmelon. C'est là qu'il fait connaissance avec... les poux ! « Et ils grouillaient », nous affirme-t-il dans un sourire.

Pendant les premières semaines de l'enfer de Verdun - il est alors téléphoniste et déroule le fil en suivant le commandant -, il reçoit un éclat d'obus dans le genou gauche, à la Côte du Poivre (heureusement sa couverture pliée a amorti le choc). Ce qui lui vaut deux citations en 1918. IL va en repos à Epernay.

En 1917, son bataillon ne participe pas aux premières attaques si meurtrières du Chemin des Dames. Par contre, il fait partie de la contre-attaque déclenchée le 14 juillet de la même année. En 1918, c'est encore le 14 juillet que son bataillon contre-attaque du côté de Reims, en relevant la division italienne Garibaldi qui vient d'être décimée par l'offensive allemande (l'ennemi a encore utilisé l'ypérite).

M. Morin évoque avec amertume les tirs de barrage de l'artillerie française, mal réglés, qui parfois faisaient des coupes sombres dans les rangs de nos troupes. Un comble ! Les officiers eux-mêmes en pleuraient de désespoir en essayant de téléphoner aux responsables de ces tirs meurtriers. Parmi les cinq téléphonistes dont il faisait partie, un camarade a été tué, un autre blessé.

Enfin, l'offensive victorieuse de 1918 repousse peu à peu l'ennemi et Marcel Morin se repose fin octobre en Flandre belge. Depuis quelques jours, la victoire se précise, bientôt les communiqués laissent espérer une fin prochaine des combats. Les copains qui descendaient des premières lignes étaient taxés de « veinards » par ceux qui les relevaient, car chacun sentait l'approche du dénouement tant attendu.

La nouvelle de l'armistice arrive enfin par téléphone à 5 heures du matin, « ils ont signé ! » Le 11 novembre trouve donc Marcel Morin en Belgique. Mais il ne sera démobilisé que le 25 août 1919 ! Ce fut long, très long, trop long sans doute.

M. Morin, Croix de Guerre 14-18, a reçu la Médaille Militaire en 1934 puis la Croix de Chevalier de la Légion d'Honneur le 20 décembre 1981... À 89 ans passés.

(Le Journal du Centre, 1987)

Dans sa paisible maison de Thianges Marcel Morin (94 ans) évoque quelques tristes souvenirs de 14-18

Les vétérans de la Première Guerre mondiale, appelée la "Grande Guerre" de 1914-1918, ne sont plus très nombreux aujourd'hui. Il en reste pourtant quelques-uns parmi les plus solides et c'est le cas de M. Marcel Morin, de Thianges, qui a fêté ses quatre-vingt-quatorze printemps en mars dernier, le 13 précisément.

Nous avons troublé un peu sa paisible retraite à Poisson, hameau de la commune, mais c'est avec émotion et plaisir à la fois qu'il a bien voulu évoquer quelques souvenirs remontant à plus de soixante-huit ans.

Au pays, ils étaient à l'époque une douzaine de garçons du même âge (nés en 1892) et ils ont eu la chance inestimable de revenir tous de cette conflagration. Aujourd'hui, Marcel Morin reste le seul survivant au hameau, après avoir perdu le dernier de ses camarades de la classe 12 l'an passé.

Mobilisé en août 1914 au 85^e R.I. de Cosne-sur-Loire, il est par la suite affecté aux 16^e, 56^e puis 9^e Bataillons de Chasseurs à Pied.

Dès la fin de 1914 (décembre), il a les pieds gelés au "Bois Brûlé", dans la Meuse. Il est hospitalisé à Aix-les-Bains où il reste jusqu'en juin 1915.

En septembre de la même année, il repart au front et rejoint son bataillon en Champagne, près de Mourmelon. C'est là qu'il fait connaissance avec... les poux ! "Et ils grouillaient", nous affirme-t-il dans un sourire.

Pendant les premières semaines



italienne Garibaldi qui vient d'être décimée par l'offensive allemande (l'ennemi a encore utilisé "l'ypérite"). Les pertes sont énormes.

M. Morin évoque avec amertume les tirs de barrage de l'artillerie

endaient des premières lignes étaient taxés de "veinards" par ceux qui les relevaient, car chacun sentait l'approche du dénouement tant attendu.

La nouvelle de l'armistice arrive à 5 h du matin

3 - M. Alphonse Bondoux, un des derniers survivants de la Grande Guerre.

Les vétérans de la Première Guerre mondiale ne sont plus nombreux - les plus jeunes auront 90 ans l'an prochain (1988) - mais ils se souviennent de la tragédie du front comme si c'était hier et lorsqu'ils évoquent ces souvenirs vieux de 70 ans, leurs prunelles brillent souvent d'un éclat particulier. C'est qu'ils ont failli y rester plus d'une fois et s'ils en sont revenus, c'est presque un miracle.

Alphonse Bondoux, né le 13 août 1896 à Luzy, a été incorporé en février 1915 au 37^e Régiment d'Artillerie de Campagne à Bourges, où ses classes ont duré un an. Il n'a pas encore 20 ans lorsqu'il monte au front comme brigadier, en mars 1916. Il se retrouve à Suippes, en Champagne, comme maréchal des logis. Après un repos, il participe, le 25 juin 1916, à la deuxième attaque de Verdun. « C'était terrible », reconnaît-il. Son unité, très éprouvée, a été relevée le 14 juillet 1916, par la 16^e Division de Nevers où il a pu reconnaître quelques « pays » .

Après un repos, il se retrouve sur le front de la Somme, de septembre à décembre 1916, dans la boue glacée des tranchées - avec les poux comme compagnons de tous les jours -, un secteur très malsain à tous les points de vue. En avril 1917, il participe à la trop fameuse attaque du Chemin des Dames, dans l'Aisne et aussi aux Eparges. En 1918, il est sur le front de la Marne, lors de l'ultime avance allemande, puis, le vent ayant tourné enfin, avec l'appui du matériel américain, il remonte sur Saint-Quentin. Et, le 11 novembre 1918, l'armistice tant attendu, après quatre années de souffrance, le trouve au Grand Couronné de Nancy. Avec son unité, il parcourt l'Alsace, la Sarre et pousse jusqu'à Mayence, en Rhénanie, où il fait partie des armées d'occupation. Il sera démobilisé seulement le 20 septembre 1919, après plus de 50 mois passés sous l'uniforme militaire.

Alphonse Bondoux a reçu la Médaille Militaire à la fin de la Grande Guerre, il est titulaire de la Croix de Guerre avec trois citations, il est également Chevalier de la Légion d'Honneur depuis 1977. Il a reçu la Médaille Commémorative de Verdun.

M. Bondoux avait trois frères, tous mobilisés en 14-18 ; Joseph (classe 15), l'aîné qui fut blessé au combat et qui fut élu maire de Luzy après la Seconde Guerre mondiale ; Jules qui était dans la Marine et René qui appartenait à l'Armée d'Orient. Deux sœurs, décédées de maladie pendant la Grande Guerre, complétaient cette famille de six enfants, dont le père exerçait le métier de charron.

Après avoir travaillé avec son père pendant plusieurs années, Alphonse Bondoux est employé dans une usine de carrosserie automobile à Dijon. C'est là que la Seconde Guerre mondiale le trouve en 1939. Après 1945, il se retrouve employé aux carrières de Corbigny, où il termine au service comptabilité en 1981. Il a eu le temps de fonder la section corbigeoise des médaillés militaires et aussi d'appartenir à la fanfare locale.

Il a pris sa retraite aux Fromageots, à La Machine, voici environ 23 ans. Il a aussitôt adhéré à la section machinoise des Poilus Nivernais, présidée alors par Eugène Soudan. [...]

(*Le Journal du Centre*, 11 novembre 1987).

